

Entretien Luc Lorfèvre

Damso, alias William Kalubi Mwamba, frappe un grand coup avec son nouvel album *J'ai menti* ★★★★★. Si son titre semble paradoxal, la naissance de cet opus est presque trop incroyable pour n'être qu'un mensonge. Après *QALF* en 2020, couronné disque de diamant, le rappeur belge d'origine congolaise avait, on s'en souvient, promis de prendre le large, aspirant à un road trip en camping-car avec son fils, loin du monde frénétique du rap. L'été dernier, il teasait son retour avec la promesse d'un nouveau projet baptisé *Beyah* qu'il avait programmé pour le mois de mai 2025. Et puis, le Damsa a chamboulé ses plans.

"J'ai rencontré un fan qui m'a fait changer d'avis, nous explique-t-il. Au bout d'une passionnante discussion, il m'a dit: 'Tu ne peux pas attendre 2025. On s'impatiente, ça fait trop longtemps.'" Damso a écouté cet admirateur anonyme et a relevé le challenge en écrivant, produisant et enregistrant *J'ai menti* en quelques semaines. Le résultat dépasse toutes les attentes. Réalisé dans les studios ixellois ICP, où il a ses habitudes, *J'ai menti* n'est pas une collection de maquettes bricolées. C'est une œuvre puissante qui remet la pyramide du rap francophone en place. Avec Damso au sommet. Et les autres, tous les autres, "ceux qui font des millions de vues" comme il le chante dans *J'ai menti*, ceux qui font semblant et même ceux qui essayent, tout en bas.

Dans ses sonorités qui peuvent aussi bien dérangier que secouer, dans le flow, dans les mots, Damso se métamorphose une nouvelle fois et prend le pouls d'un monde qui part en vrille. Angèle est bien sûr présente sur "Tout tenter", chanson la plus pop avec sa guitare acoustique et son refrain radiophonique. C'est pourtant loin d'être le morceau le plus relevant du disque qui s'ouvre avec un gros "Fuck You" et la rythmique d'outre-tombe de "Chrome". Damso interroge son rapport à la célébrité et au succès. "J'ai le poids de ma légende", chante-t-il sur "Laisse-moi tranquille". Pour souligner ses racines et nous faire danser, il convie le rappeur d'origine martiniquaise Kalash sur "Alpha" et son frère de sang congolais Kalash Criminel sur l'entraînant "Linbisa Ngai" ("Pardonne-moi"). Son vrai frangin, Michkawie, qui lui a donné envie de faire du rap, apparaît sur le virulent "Mony", fable moderne sur le pouvoir de l'argent et ce qu'il peut déclencher comme folies humaines.

En milieu d'album, Damso enchaîne deux titres qui effacent tous les mauvais docs Netflix "inspirés de faits réels". Nappé d'une ambiance oppressante, "Conséquences" décrit une scène de crime trash avec sang qui coule, guns et cadavre dans le coffre de la voiture. Dans la foulée, "24 heures plus tôt" en est le préquel qui revient sur un ton presque sirupeux sur les prémices de ce drame violent. Écriture fluide, scénario découpé au scalpel, flow incisif: c'est de la balle. Pour clôturer en beauté, Damso se dépouille de ses armures, révélant sa vulnérabilité. "La rue est morte" et l'émouvant "Damsautiste" referment cet album de 34 minutes (clin d'œil à son label Trente-Quatre Centimes) à l'intensité jamais prise en défaut.

En quoi "J'ai menti" est-il différent de tous vos projets précédents?

Je ne me pose jamais cette question avant de me lancer dans un album. Je ne cherche pas spécialement à proposer quelque chose de différent.

L'écriture, la production, l'enregistrement... Toutes ces phases doivent avant tout me plaire. Je suis dans l'instant présent et jamais je ne fais de comparaison avec ce que j'ai créé avant. Ce qui m'a le plus surpris, c'est la rapidité avec laquelle cet album s'est construit. Je ne me suis jamais engagé dans un projet avec une telle intention initiale. Il y avait ce challenge d'avancer rapidement et finalement ça m'a emmené dans plein de directions artistiques différentes.

Dans l'album, vous mentionnez le conflit en Ukraine, relatez un fait divers sanglant, questionnez le rapport à l'argent, chroniquez le racisme ambiant ou l'infidélité. D'où vient cette fascination pour les vices qui nous entourent?

La diversité des sujets traités dans cet album provient sans doute de la pause que je me suis offerte ces derniers mois. Elle m'a permis d'être confronté à plein d'expériences différentes et d'avoir le temps d'y réfléchir. Mais c'est une bonne question. Au plus profond de moi, je ne crois pas que mon attirance pour ces thèmes relève de la fascination. Elle vient de manière plus naturelle. Pour moi, elle s'explique par mon amour profond pour l'Autre. Je consacre beaucoup de temps aux gens. Et quand j'ai une discussion, je ne fais pas semblant. J'écoute, je suis intéressé, je retiens, je prends des notes.

Votre mère est sociologue de formation. Dans quelle mesure vous a-t-elle ouvert les yeux et permis très tôt de voir les choses différemment?

C'est elle qui m'a mis au monde. C'est elle qui m'a éduqué, qui me parlait et que je devais écouter. Je garde consciemment ou inconsciemment son empreinte. Comme mère et comme sociologue, elle a joué incontestablement un rôle dans ma construction mentale et dans mon rapport au monde qui m'entoure. Et comme beaucoup d'enfants, il m'a fallu à un moment "déconstruire" ce qu'elle m'avait appris pour me permettre de m'affirmer en tant que personne et d'avoir ma propre vision des choses.

Dans la chanson "Laisse-moi tranquille", vous dites "La vie d'un rappeur noir, c'est un challenge de tous les jours". Pourquoi?

C'est assez explicite, non? Être Noir dans cette société-ci, c'est déjà un challenge. Alors, faire du rap et être Noir...

L'album se clôture avec "La rue est morte" et "Damsautiste", deux titres où vous étalez vos failles au grand jour. Ce sont les textes les plus difficiles à écrire?

Écrire une chanson n'est jamais compliqué. J'adore écrire, j'adore jouer avec les mots et leur signification. Par contre, rapper ces textes en studio ou en concert, c'est autre chose. Car, lorsque je rappe, je peux entendre ma propre voix. Et je sais que la personne derrière cette voix a besoin de consolation et n'en trouve pas. C'est ça qui est le plus difficile.

L'album s'intitule "J'ai menti" mais cette histoire d'acheter un camping-car et de partir loin du game rap, c'était donc vrai?

Ça fait des années que j'en parlais et j'ai fini par me l'acheter ce camping-car. C'était important pour moi. Ça a toujours été un rêve. Je suis occupé à le transformer en studio. La pause pour partir, je l'ai prise aussi. Avec ou sans le camping-car. Voyager m'a donné le goût de l'authenticité. Ça m'a permis de prendre du recul et de la hauteur. Pour comprendre le monde, il m'a fallu aller

à sa rencontre. Je vois les choses différemment et j'apprends encore.

Est-ce qu'il y a un lieu, une rencontre ou un livre qui vous ont particulièrement marqué durant cette pause?

Les moments les plus enrichissants sont ceux que j'ai passés avec les gens qui apprécient ma musique. On va les appeler "les fans". Avant, ces "fans", je les croisais, on se parlait mais j'étais toujours entre deux trucs. Des concerts, des *listening sessions*, des festivals... Tout ça se passait de manière superficielle. Là j'ai pris du temps pour échanger. J'ai eu de vraies conversations, ça durait parfois des heures et je me suis rendu compte que derrière ces "fans", il y avait des êtres humains avec leur propre histoire et leur propre ressenti. Et honnêtement, ces rencontres m'ont complètement changé. Si je n'avais pas eu cette conversation particulière avec un fan, cet album n'aurait jamais vu le jour.

Dans le rap francophone, on vous sent au-dessus de la mêlée. Vous n'êtes pas du genre, par exemple, à balancer ou à clasher en continu sur les réseaux sociaux. Dans vos textes, par contre, il y a toujours cet esprit de compétition et le désir de vous justifier. Pourquoi?

Quand je dis dans l'album "ils font des millions de vues, moi je fais des millions d'euros" ou "gros, t'as même pas percé qu'on dit que tu rappais mieux avant", c'est de la punchline. Ce sont des phrases qui piquent. C'est aussi ça le rap. C'est un code lyrique, un exercice de style. Il ne faut pas le voir comme un besoin de me justifier ou de régler mes comptes. D'ailleurs, je ne cite personne. Et quand tu évoques le milieu rap francophone, ça ne veut rien dire pour moi. Honnêtement, je ne crois pas être au-dessus de la mêlée. Je ne suis pas dans la mêlée du tout. Je ne recherche pas à me situer par rapport aux autres rappeurs. Ce qui compte avant tout pour moi, c'est la manière dont je mène ma propre vie. Elle est tellement singulière. J'ai déjà suffisamment de choses à regarder chez moi pour encore consacrer du temps à regarder ce qui se passe chez les autres rappeurs.

Votre première mixtape "Salle d'attente" est sortie voici exactement dix ans. Vous êtes fier du chemin parcouru?

Non. C'est mon chemin, c'est tout. Je l'ai suivi et je suis là aujourd'hui. Content? Oui, je le suis. Mais je ne me sens pas fier de quoi que ce soit.

La musique reste-t-elle votre priorité?

Avec le recul, je ne pense pas que la musique ait été un jour ma priorité *number one*. La musique m'a fait et me fait toujours un bien fou. J'en ai vraiment besoin. C'est la raison pour laquelle je lui consacre une grosse partie de mon temps, car je sais ce qu'elle m'apporte personnellement.

Un mot sur "Tout tenter", votre nouvelle collaboration avec Angèle qui figure sur "J'ai menti"?

J'avais une bonne prod, un bon son de guitare et elle est venue chanter. Angèle, c'est comme une amie avec qui tu as envie de passer une bonne soirée. Sauf qu'avec Angèle, plutôt que d'aller au resto pour se raconter les derniers potins, on se rend au studio et on fait de la musique ensemble. Il n'y a pas de calcul, de marketing ou de truc obligatoire. Et quand aime le son qu'on a fait, on le sort.

→ Damso, "J'ai menti", Trente-Quatre Centimes.